

attaque de souffle. Elle toussa depuis une quinzaine de jours et elle paraît avoir la respiration gênée. Êtes-vous capable de m'enseigner un remède pour lui faire passer cette toux ? Pouvez-vous me donner une réponse par la voie de votre Journal ou autrement ?

St. V., R.

RÉPONSE.—Je vous conseille de voir un bon vétérinaire. Vous pourriez vous adresser à Berthier, si vous n'en trouvez pas plus près.

Eu attendant, l'avoine aplatie ou moulue vaudra mieux que l'avoine ronde. Le foin mouillé cinq ou six heures d'avance pourrait également soulager votre cheval. Mais ce ne sont pas des remèdes. Il vous faut donc consulter un vétérinaire au plus tôt. Bien à vous,

ED. A. BARNARD.

### JERSEYS-CANADIENS.

La correspondance qui suit montre les difficultés qu'ont à rencontrer les innovateurs, dans notre province comme ailleurs. Nous en savons quelque chose. Espérons qu'à la longue le véritable mérite finira par être reconnu.

*Cher Monsieur.*—Qui pourrait tirer profit des animaux qu'on achèterait, cela nous encouragerait à faire des sacrifices. Quand même j'aurais un troupeau de vaches jerseyes je ne vendrais pas mon beurre plus cher ici, et des veaux il ne faudrait pas en parler, plus cher qu'une piastre, il faudrait les garder ou les tuer. Les gens ne connaissent pas la race jersey, encore moins sa valeur. Si vous leur parlez de Mary-Ann ils sont tentés de vous traiter de menteur et ils croient qu'on ne leur débite de ces choses que pour leur vendre notre marchandise. J'ai une bien belle vache de 4 ans, demi-sang jersey, pas une personne ne m'a offert \$50 pour elle, tandis que j'ai vendu, ces jours ici, \$45 une vache étant un croisé de toutes les races. Et aux exhibitions du comté que voit-on ? des prix accordés aux durhams parce qu'ils sont gros, et aux animaux croisés avec ces derniers pour les mêmes raisons, rien pour les canadiennes; on ne veut pas même en faire une classe spéciale, et parce que cette race est petite elle n'a pas l'avantage de figurer avec les croisés à cause de l'ignorance des juges. Les jerseyes à nos exhibitions, c'est un animal inconnu sur lequel on ne daignerait pas jeter un regard. Si l'on veut que la race canadienne se relève, il faudrait une loi qui obligerait de faire une classe de cette race dans toutes les exhibitions de comté, parce que dans ces exhibitions le secrétaire a ses intérêts et les directeurs aussi, on n'y regarde pas de si près pour les autres. Ce que j'en dis c'est avec connaissance de cause, car j'ai été directeur moi-même, et je dois vous dire qu'il s'y passe des choses bien désagréables pour l'intérêt de la classe agricole. Tant qu'au taureau que j'ai acheté de vous, je dois vous dire qu'il est bien beau en regard aux soins qu'il a eus; j'ai été en état de m'en servir dès l'âge d'un an et j'ai eu de lui ce printemps de bien beaux veaux, même très gros. De sa couleur rouge tendre qu'il avait lorsque je l'ai acheté, il est devenu couleur café, il est parfait de forme, on dirait un pur sang. Vous pouvez voir son portrait dans celui de Ramapo, taureau représenté dans l'American Agriculturist, année 1881, numéro avril, page 147. Il est bien doux et un peu dompté. Je me propose de le garder encore plusieurs années si je puis, malgré que je ne garde que 4 à 5 vaches. Il ne faut pas penser à faire de l'argent avec; cependant les gens seraient assez fiers si je le laissais errer d'un bout à l'autre de la paroisse pour pouvoir s'en servir gratuitement, ce à quoi je ne suis pas disposé.

RÉPONSE.—*Cher Monsieur,*—Je suis très content des bonnes nouvelles que vous me donnez au sujet du veau que je vous ai vendu.

Mais vous faites erreur de calcul au sujet de l'avantage d'avoir des jerseyes plutôt que des vaches communes. Les jerseyes vous donnent plus de livres de beurre dans l'année et le beurre sera plus beau et plus jaune en hiver, les dépenses d'entretien restant les mêmes.

De plus, quand les cultivateurs auront constaté que le croisé jersey est plus profitable que leurs animaux communs ils en achèteront les veaux. Donc, montez-vous tranquillement des meilleures vaches, soignez-les pour leur faire donner

250 à 300 livres de beurre chacune par année, — c'est très possible, — et alors vos veaux seront recherchés. Dans l'intervalle, vous aurez élevé d'excellentes génisses qui feront des vaches d'un haut prix si elles sont bonnes. Soyez sûr que quand vos vaches vous donneront de dix à douze livres de beurre par semaine et 300 livres par année, les acheteurs ne manqueront pas, et ils viendront chercher vos vaches de très loin. Dès à présent, les cultivateurs d'Ontario sont à la recherche des meilleures vaches de cette province.

Vous avez bien fait de dompter votre taureau et de l'empêcher de courir: Vous aurez ainsi les services de l'animal pendant douze à quinze ans et il peut remplacer un cheval de trait dans bien des circonstances. Bien à vous,

ED. A. BARNARD.

### Jerseys-canadiens.

Nous publions la correspondance qui suit parce qu'elle intéresse généralement nos lecteurs.

*Monsieur Barnard,*—Serez-vous assez bon pour me dire si vous avez des veaux mâles jerseyes du printemps ou d'un an et le prix. Une réponse obligera votre serviteur.

E. B.

RÉPONSE.—Vous trouverez sur ma ferme des Trois-Rivières deux veaux mâles  $\frac{3}{4}$  sang jersey d'environ sept mois, qui pourront servir quelques génisses ou vaches à l'automne. Ces veaux sont au prix de trente piastres chacun.

Vous y verrez aussi des veaux naissants également  $\frac{3}{4}$  sang, dont vous aurez le choix à vingt piastres, à dix jours. Il y en a un qui a près de quatre semaines maintenant qui est très beau. Ce sera le même prix, vingt piastres.

Le père de ces veaux que vous y verrez a coûté cinq cents piastres à trois mois, à New York. Le grand-père, c'est-à-dire le père des vaches, a été vendu, il y a un an environ, \$2,500.00 à M. Jones, de Brockville. C'est le plus beau jersey que j'ai encore vu.

J'espère que vous ferez un voyage heureux à Trois-Rivières. Un charretier devrait vous conduire à ma ferme et vous ramener pour une piastre. La distance n'est que de cinq milles.

ED. A. BARNARD.

J'invite cordialement tous les lecteurs du *Journal d'Agriculture* à visiter cette ferme des Trois-Rivières. C'est là que j'ai appris mon métier. De 1856 à 1868, alors que j'étais absolument sans moyens pécuniaires, j'ai dû louer cette propriété pendant douze ans.

Des raisons particulières m'ont alors obligé d'aller à Varennes, où, encore, il m'a fallu louer, avec promesse de vente, la propriété que j'ai cultivée depuis.

Le gouvernement m'ayant appelé à Québec, en novembre 1883, j'ai vendu la terre de Varennes, qui est trop éloignée, et j'ai acheté la ferme des Trois-Rivières, témoin de mes premiers efforts en agriculture. Les visiteurs sont prêts de se rappeler que j'ai revu cette propriété le 25 octobre dernier pour la première fois depuis seize ans. Qu'on ne soit donc pas surpris qu'il y restât beaucoup à faire.

Mais j'invite tout de même nos lecteurs à faire cette visite et je leur promets d'avance qu'ils ne le regretteront point.

Le système que j'ai pratiqué depuis pour la conservation du fumier, aussi bien que pour la nourriture du bétail, nous donne entière satisfaction, et seul compensera les frais du voyage.

### Écuries humides.

Serez-vous assez bon de donner par votre journal les moyens à prendre pour empêcher les écuries d'être humides, et par con-